



Petit Courrier des Dames.
Rue Moeslée N. 25.

Robe de Barège garnie de Coquille turban à la juive en Barège orné d'une pointe Bordé d'une bande d'or, Echarpe de Barège Cachemire.



PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp.-lib. du Journal, rue St.-Louis, n^o. 46, au Marais, et rue de Richelieu, N^o. 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

QUE me font la sombreur de nos bois, l'éclat de ces parterres; que me font le chant mélodieux des oiseaux ou l'aspect imposant des bruyantes cascades? La nature, revêtue de tous ses charmes, a-t-elle encore le pouvoir de charmer mon imagination? Je viens de quitter ma mère, et les regrets que j'éprouve pourront-ils jamais laisser parvenir jusqu'à mon cœur un seul sentiment de plaisir?

Ainsi pensait Coraly, tandis qu'elle détachait tristement les

plumes et les gazes qui ornaient ses jolis chapeaux; retirée à la campagne depuis vingt-quatre heures, il lui semblait que tout devait être en harmonie avec la simplicité de sa nouvelle existence; il lui semblait aussi que le deuil de son cœur devait se reporter sur tous les objets qui l'entouraient, et peu ne s'en fallut que ses bouquets de roses et de jasmins n'eussent été remplacés par les tristes feuillages de l'arbre de la douleur!.....

Premier sentiment de la nature! douces émotions de l'amour filial! de quelles consolations délicieuses, de quelles prévoyances délicates n'êtes vous point la source! Coraly, à cent lieues de sa mère, va lui devoir encore une impression de bonheur! au fond d'une malle, à peine ouverte, un carton inconnu se découvre; son adresse est, A MA FILLE.

Ce carton renferme une toilette demi-soiërie, qui réunit la grâce à la plus singulière originalité. — Oh! c'est bien pour moi, s'écrie Coraly, transportée de plaisir, en apercevant une toque à la *juive*, une robe drapée à la *grecque*; et je reconnais encore ma bonne mère au choix de ce joli costume, se dit-elle, en se livrant à quelques réflexions qui tempérèrent un peu les premiers élans de sa joie. — Ma mère, tout en flattant mes goûts, veut doucement me donner une leçon indirecte, en me faisant sentir que j'ai par fois peut-être un peu de bizarrerie dans mon caractère, et que cette bizarrerie s'étend jusque dans la disposition de ma toilette. — Mais celle-ci est vraiment délicieuse, divine! car elle est d'un *extraordinaire*!..... Il y a demain une grande réunion chez M^{me}. F***; quel bonheur je vais éprouver! Ce sera moi qui aurai porté la première une toque à la *juive*.....

Age fortuné! un avenir toujours heureux se présente à tes regards, paré des plus vives couleurs: tu n'as que des peines légères parce que tu ne te nourris que de prestiges et d'illusions, et que la douleur passe dans l'ame d'une jeune femme comme la neige des premiers jours de mars sur la terre; en quelques instans un rayon de soleil suffit pour en faire disparaître jusqu'à la moindre trace.

Pour faire leur adieu à la saison des roses, les femmes portent sur leurs chapeaux de gros bouquets, composés des dif-



férentes espèces de roses qui ont orné nos jardins pendant la belle saison.

Aux pailles légères commencent à succéder des chapeaux en étoffe ; ils annoncent le retour des coiffures d'hiver ; quelques-uns de ces chapeaux sont garnis de rubans moirés de deux couleurs ; d'autres, qui sont ornés de gaze, reçoivent des fleurs de baguenaudier, ou des roses d'Amérique sur le devant de la tête.

On revoit déjà beaucoup de robes en soie ; on ne retrouve plus guère les robes blanches d'été qu'aux spectacles et à l'exposition du Louvre. Ces robes d'automne ont toujours les corsages faits en blouses, et les couleurs le plus généralement adoptées sont le lilas anglais et l'Emma.

Les jarretières ont commencé par être portées par les hommes au-dessus du haut-de-chausses. Plus tard elles ont été dérobées à la vue, et elles sont sur le point d'être entièrement détrônées. Deux bonnetiers (MM. Bomes et Marchal, rue du Roule, n°. 1, à Paris) viennent d'inventer, et ont exposé au Louvre, une nouvelle espèce de bas qu'ils appellent bas-jarretières, et qui se tiendront tout seuls, du moins sur les personnes envers la jambe desquelles la nature a été généreuse, comme le dit le prospectus. Pour ceux dont les formes sont moins prononcées (c'est encore le prospectus qui parle), des procédés entièrement simples remplaceront la jarretière ; ainsi les plus vieilles institutions disparaissent. L'huile a succombé devant le gaz ; les paquebots devant les bateaux à vapeur, et les jarretières cèdent à la loi commune. Cette invention nouvelle aidera les consommateurs peu aisés qui mesureront l'étendue de leurs bas sur celle de leurs revenus, et les écoliers dont la toilette n'est pas toujours soignée ; elle fera peut-être la fortune de ses auteurs... Mais que va devenir la vieille cérémonie de la jarretière de la mariée ?

Parmi les objets qui figurent à l'Exposition, les savons de

M. Demarson, qui s'est déjà fait connaître par ses savons de toilette, pour lesquels il a obtenu un brevet de perfectionnement, méritent une mention particulière. Nous avons remarqué son savon liquide aux amandes amères, qui ne laisse rien à désirer sous le rapport de la qualité et du parfum; ses savons à la rose et autres odeurs dont la perfection est poussée au plus haut degré; enfin son savon transparent que lui seul fabrique avec autant de succès. Nous engageons les dames à visiter son magasin de parfumeries, situé rue de la Verrerie, n°. 95, et à s'assurer elles-mêmes de la vérité de nos éloges.

LA PRISE DU TROCADÉRO.

*Extrait de la correspondance de M. ***.*

Nous savions déjà que l'amitié, comme l'amour, avait ses héros et ses autels. Elle a illustré Oreste et Pylade sur nos théâtres, Damon et Pythias dans l'histoire, et ce genre d'illustration ne devait point manquer à une armée où tant de gloires diverses se trouvent réunies. Le dernier combat, livré par l'armée française, m'a rendu témoin du pouvoir qu'exerce cette noble affection.

« Alfred et Ernest faisaient partie d'un régiment de la garde royale. Ils y étaient entrés le même jour et avaient toujours été liés par une amitié fraternelle. Ils voulaient sans cesse partager les mêmes plaisirs et les mêmes fatigues; ils avaient juré que l'un ne quitterait pas le régiment sans l'autre, et ils tenaient ce serment avec tant de fidélité, qu'Alfred avait refusé un grade qui lui était offert dans un autre corps. Un galon d'argent lui était moins cher que son ami.

Peu de tems après son entrée au service, Ernest perdit sa mère. Alfred, orphelin dès l'enfance, fut son consolateur. Il voulut, pendant plusieurs jours, faire le service d'Ernest que la douleur avait accablé. Il prenait soin d'apaiser sa douleur par ces témoignages d'une amitié simple et modeste, qui partent du cœur et dont l'expression a plus d'éloquence que les vaines déclamations des orateurs. Je ne puis sentir, lui

disait-il, toute l'amertume de ton denil. Je n'ai point connu mes parens, et l'amour filial est un sentiment ignoré de mon cœur. Mais je sens que l'on doit aimer sa mère comme je t'aime, et que sa mort doit nous frapper comme l'éclat d'un obus. Cependant, si je ne me trompe point, tu dois te trouver heureux de cet événement. Mon ami, le sort des combats nous menace à chaque instant. Nous pouvons mourir dans la première attaque, et ne vaut-il pas mieux pour toi, si tu dois succomber dans cette guerre, que tu n'aies pas en tombant le regret de penser que la nouvelle de ta mort pourrait causer celle de ta mère. Ernest partagea cet avis. Hélas! il ne savait pas avoir sitôt à éprouver cette cruelle consolation.

Le régiment de ces deux hommes généreux fut désigné pour marcher en Espagne, et plus tard pour faire l'attaque du fort de Trocadéro. Le matin, j'avais disposé le bataillon que je commande devant les diverses positions que nous devions attaquer. Ernest et Alfred s'étaient trouvés séparés par cette disposition. Ils vinrent à moi et demandèrent à être réunis sur le même point. Ils voulaient que leur sort fût le même. Ils pouvaient trouver dans ce combat la gloire ou la mort, et ils ne voulaient point succomber ni s'illustrer séparément. J'accédai à leur prière; et qui aurait pu refuser cette grâce à deux braves qui, dans une attaque incertaine, étaient entourés de dangers et ne demandaient qu'à mourir ensemble?

On sait que pour tromper l'ennemi une feinte attaque fut ordonnée. L'artillerie des assiégés donna sur nos troupes, et un boulet vint atteindre le malheureux Ernest. Alfred se précipita sur lui, mais Ernest sentait que sa force l'abandonnait. Adieu, mon ami, lui dit-il. Adieu! je vais retrouver ma mère. Tu avais bien raison, je suis heureux qu'elle soit morte avant moi.... Oh! si le bulletin de cette journée eût été lu par elle..... Retourne à ton poste.... du moins, je n'empêcherai plus ton avancement..... Quand le combat sera fini, tu penseras à moi. Adieu!!!

Alfred se sépara avec peine de son ami qui venait d'expirer. Il promit qu'il ne lui survivrait point. Deux heures après, le Trocadéro fut enlevé et il avait accompli sa promesse....

C'est ainsi que nous avons perdu deux de nos meilleurs soldats. Ainsi chaque jour le sort meurtrier des combats

pourrait porter autour de nous la désolation et la mort ; mais nous saurons soutenir jusqu'au bout l'honneur de nos armes et remplir avec courage et constance l'entreprise qui nous a été confiée. »

VARIÉTÉS.

Lord Byron, après avoir scandalisé une partie de l'Angleterre par ses *mystères* et par sa plaisante parodie de la *vision du jugement* composée par le poète lauréat Southey, est revenu à son véritable genre, la poésie romantique et descriptive. Son dernier poème s'appelle *The Island*, l'île. Voici l'événement qui a donné lieu à cette composition : au dernier siècle, l'équipage d'un vaisseau anglais, étant à l'ancre aux îles d'Otaïti, se révolta contre ses chefs, les exposa sur la plage ; et amenant des femmes d'Otaïti, les matelots allèrent s'établir, après plusieurs aventures, dans une île déserte de la mer du Sud ; il y a plusieurs années qu'un vaisseau anglais, faisant le tour du monde, relâcha par hasard dans cette île ; les personnes qui étaient à bord furent bien étonnées d'entendre parler anglais dans un coin du monde où elles ne pouvaient supposer que l'existence de peuples sauvages. On prit des renseignemens, et l'on apprit alors que cette colonie devait sa naissance à ces matelots rebelles du dernier siècle, dont on n'avait eu aucune nouvelle. On a envoyé depuis, de l'Angleterre, toute sorte de secours à ce petit peuple intéressant, issu d'Anglais et d'Otaïtiennes. Lord Byron a arrangé librement ce fond historique. Il a peint, en couleurs vives et fortes, les amours d'un jeune anglais et d'une jeune fille sauvage qu'il caractérise à peu près ainsi : « sa taille était celle d'une femme, mais son âge était encore celui d'un enfant ; il n'en est pas de ces climats comme des nôtres où rien ne se développe vite, si ce n'est le vice ; enfant d'un monde enfant, elle était pure comme la nature, aimante, vive et précocce ; son teint était sombre comme la nuit, mais la nuit avec tous ses astres, ou comme la caverne brillante de son spath naturel ; ses regards étaient un langage ; ses formes celles d'Aphrodite dans sa coquille marine, et escortée des amours ; voluptueuse comme la première approche du sommeil ; ce-

pendant pleine de vie ; quand elle rougissait , un sang bouillant répandait une teinte vive sous sa peau brune , comme le corail dont le rouge brille à travers les vagues noires , et attire le plongeur à la caverne écarlate. Telle était la fille des mers du Sud. » Dans les vers anglais ce portrait est plein d'imagination et de fraîcheur ; il ne faut pas le juger d'après une traduction prosaïque et presque littérale.

THÉÂTRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Première représentation, de *Lasthénie*.

REPRÉSENTER deux époux infidèles à leurs femmes , n'eût point été un fait digne d'intéresser la curiosité du spectateur ami du merveilleux ; mais lui montrer une courtisane , simple dans sa beauté , vertueuse dans sa coquetterie , sacrifiant les triomphes de son amour-propre à la bonté de son cœur , était un tableau fait pour intéresser tous les sexes , tous les âges , et qui semblait promettre quelques succès aux auteurs qui ont hasardé de mettre en scène la célèbre Lasthénie.

Parmi les hommes distingués sur lesquels Lasthénie exerçait son influence , se trouvait Alcibiade et son ami Cléomède ; tous deux , disciples de Socrate ; ils oublièrent bientôt auprès de l'enchanteresse les leçons du sage philosophe , et bientôt aussi tous deux oublièrent au même instant la fidélité qu'ils devaient à leurs épouses , Hyparète et Érinna

Moins résignée que ne le sont heureusement plus d'une femme de notre siècle , la sensible Hyparète se désole de l'inconstance de son mari ; dans le bois sacré où se trouve un temple dédié à l'Amour et à l'Hymen , elle va gémir et soupirer ses douleurs ; souvent elle y rencontre une créature angélique , modèle de grâce et de bonté , qui devient la dépositaire de ses cuisans chagrins ; elle lui dépeint ses tourmens , ses angoisses ; elle soulage ses peines en les confiant à la bienfaisante inconnue ; et cette inconnue . . . est Lasthénie elle-même !

Cependant Lasthénie veut prouver que les erreurs de l'imagination n'excluent pas toutes les vertus de l'ame, et son cœur attendri se promet de profiter de son ascendant sur Alcibiade, pour rendre le bonheur à sa femme; à cet effet, elle se sert de Cléomède, lui trace sa conduite dans un billet qu'elle lui remet en lui commandant d'obéir sans réplique.

Au même instant Alcibiade reçoit un rendez-vous de l'aimable Lasthénie; il y vole avec toute l'ardeur d'un amant favorisé; mais à peine arrivé, il apprend que ce rendez-vous ne doit servir qu'à trouver un moyen pour réunir Cléomède à Erinna. Enchanté de profiter de cette circonstance pour éloigner un rival dangereux, il se réunit à Lasthénie pour inventer un stratagème qui oblige Cléomède à prononcer un serment solennel aux genoux de sa femme, et c'est Alcibiade lui-même qui doit le conduire à l'autel. Cléomède, fidèle à sa leçon, arrive avec l'expression d'un véritable repentir, et son ami, à son grand étonnement, n'a pas besoin de beaucoup d'efforts pour obtenir l'approbation de sa conduite.

A ce moment, les portes du temple s'ouvrent : Hyparète descend couverte d'un long voile; Alcibiade lui donne la main, et, pour faire mieux comprendre à Cléomède le serment qu'il doit faire, il prononce lui-même les vœux de fidélité qu'il veut dicter à son ami.

Mais à peine a-t-il achevé les paroles sacrées, qu'Hyparète lève le voile qui la couvre; son volage époux, confus à ses genoux, est obligé de répéter, pour son propre compte, le serment qu'il dictait à Cléomède; il s'y prête d'assez bonne grâce, et, forcé d'approuver le stratagème de ses amis, il s'engage à une fidélité dont nul témoin sans doute n'ose lui prescrire la durée.

Tel est le sujet d'un opéra dont le succès a été plus que contesté. On lui reproche un marivaudage peu propre au langage des Grecs au siècle de Périclès; aussi s'attend-on à quelques corrections dans le style. Quant à la musique, elle a offert plusieurs morceaux qui ont été justement applaudis. On la doit au talent de M. Hérold; l'auteur des paroles a gardé l'anonyme.

A ce Numéro est jointe la planche 162.